



Par Serge Noirsain

Le texte ci-après ne résulte pas d'un travail strictement personnel. Le cas échéant, il aurait été accompagné des notes de bas de page habituelles. Il s'agit de la synthèse des textes rédigés par Frank Barnes (historien du Fort Sumter National Monument), par Arthur M. Wilcox (The Civil War at Charleston - 1966), par Jack Leland (Famous Houses of Charleston - 1970) et par Albert Castel (Fort Sumter, 1861 - 1976).

1. La Construction

Quiconque visite Fort Sumter aujourd'hui admettra difficilement qu'en 1860, les autorités américaines considéraient ce poste comme le plus redoutable maillon de leur chaîne de défenses côtières. Mis en pièces par la guerre civile, ses murs n'ont été restaurés qu'à mi-hauteur de leur dimension originelle. L'image qu'il donne de lui maintenant n'a rien de commun avec la majestueuse emprise qu'il exerçait autrefois sur la baie.

A l'issue de la guerre de 1812, les Américains prennent conscience de l'insuffisance du nombre de leurs redoutes côtières et de leurs faiblesses. A la demande du président Madison, le Congrès désigne une commission d'ingénieurs et lui fixe la tâche de concevoir des défenses plus adaptées à la guerre moderne. C'est sur l'officieuse tutelle du général Simon Bernard - un vétéran de la Grande Armée - que cette commission entreprend le levé de la côte américaine orientale, de 1817 à 1821. Ce collègue d'experts dépose son premier rapport en 1821. Divers aménagements en reportent l'exécution jusqu'en 1826. Sur base de celui-ci, le gouvernement américain décide d'ériger, au cœur de la baie de Charleston, un poste qui puisse rivaliser en puissance et en modernisme avec les meilleurs de ses contemporains. Le choix de ce site s'avère d'autant plus

judicieux que ses canons et ceux de Fort Moultrie pourront prendre, dans le feu croisé de leurs tirs, toute attaque navale extérieure ou intérieure.

Le service du Génie dresse les plans de Fort Sumter en 1827 et le Congrès les approuve l'année suivante. Les travaux ne débutent que durant l'hiver 1828, sous la supervision du lieutenant du génie Henry Brewerton. Ils progressent lentement car, en 1834, le fort ne ressemble qu'à un vaste pentagone qui n'émerge que de un ou deux mètres au-dessus du niveau de la mer, à marée basse. Un de ses flancs reste béant pour faciliter l'accès des barges et des bateaux qui viennent décharger les matériaux de construction. Sur ces entrefaites, le poste avait été baptisé Fort Sumter en l'honneur de Thomas Sumter, un général de la milice de Caroline du Sud durant la Première Guerre d'Indépendance.

En 1834, une contestation d'ordre cadastral en suspend provisoirement les travaux. Quelques mois plus tôt, on ne sait pour quelle raison, un certain William Laval de Charleston avait acquis de l'Etat de Caroline du Sud, 348 hectares (870 acres) de terre ferme dans le port de Charleston. Quoique l'acte de vente n'ait pas précisé la situation de ce bien, Laval revendique la propriété du sol sur lequel s'élève Fort Sumter. Dans le même temps, la Chambre des représentants de Caroline du Sud s'interroge sur le risque que pouvait faire courir à son commerce maritime, l'érection d'une forteresse sur une île créée de toutes pièces au beau milieu de leur baie. Consulté sur cette affaire, le comité fédéral reconnaît qu'il se trouve dans l'incapacité de déterminer quelle instance avait autorisé le gouvernement fédéral à entamer l'érection de ce bâtiment. Si l'*Attorney General* de Caroline du Sud rejette le recours de Laval en 1837, le problème du fort n'en est pas pour autant résolu.

Le département de la Guerre attendit jusqu'en novembre 1841 pour obtenir les titres de propriété sur les 50 hectares que couvrent le fort et son îlot. Le capitaine A.H. Bowman en avait néanmoins repris la construction dès janvier. Il apporte quelques sages modifications au plan originel, notamment dans la conception de ses fondations. Au lieu d'un grillage continu de troncs d'arbres, il recourt à des couches successives de blocs de granit. Même traités comme du bois réservé à la construction navale, les troncs auraient tôt ou tard été rongés par les vers. Cette tâche se révèle ardue. D'abord parce que le granit ne pouvait être déposé que lorsque la mer était étale. Or, à certaines périodes de l'année, son niveau interdisait en permanence la poursuite des travaux sur l'îlot. Ensuite, parce que le contexte local s'inscrivait mal dans un tel programme.

L'excessive chaleur locale engendrait souvent des épidémies de fièvre jaune qui chassaient ou terrassaient la main-d'œuvre. L'ampleur de l'entreprise nécessitait des matériaux introuvables sur place ou en quantité insuffisante. Rien que les fondations du poste exigèrent 10.000 tonnes de granit et plus de 60.000 tonnes de roches diverses. Les briqueteries locales se trouvaient dans l'incapacité de répondre à la demande et quelques millions de briques durent être acheminées sur place par la mer ou les voies intérieures. Les milliers de litres de ciment destinés au bétonnage des fondations suivirent le même parcours. Envers et contre tout, Fort Sumter émergeait tout de même et, en 1860, offrait une redoutable apparence. Ses murs en briques, de 1,25 m d'épaisseur, se dressaient à plus de quinze mètres de hauteur. Au centre du poste, s'étalait un large *parade ground* de quarante ares. Le plan en annexe décrit mieux le poste que de simples phrases.

La longue période de paix qui précède la guerre civile n'incite guère le département de la Guerre à hâter la finition du fort. En 1860, il est encore partiellement inachevé. Sur les 135 canons qui devaient garnir ses embrasures et ses parapets, quinze 32-pounders

seulement avaient été montés. Même les quartiers des hommes et des officiers étaient inachevés et ne logeaient que les ouvriers qui travaillaient sur place. Des baraques provisoires servant de dépôts pour l'outillage et les matériaux de construction encombraient en permanence le *parade ground*. Des tas de sable et de graviers, 66 canons et leurs affûts ainsi que des caisses contenant 5.600 boulets et obus y traînaient également.

En décembre 1860, les crédits initialement accordés à l'érection de cette place forte sont épuisés. C'est donc au nouveau gouvernement qu'il appartiendra d'en faire voter de nouveaux. Loin du rôle de garant de la sécurité des citoyens américains, Fort Sumter allait être appelé à en jouer un autre : celui de détonateur du plus grand conflit fratricide de l'histoire américaine.

2. La Pomme de Discorde

Après des décennies de compromis et de bouillantes rivalités politiques, la fracture définitive entre le Nord et le Sud explose le 20 décembre 1860. Les délégués de Caroline du Sud, réunis en convention à Charleston, proclament la sécession de leur Etat. Ils refusent de reconnaître l'autorité d'Abraham Lincoln, récemment élu à la présidence des Etats désormais désunis. En moins de six semaines, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie et la Louisiane suivent l'exemple de la Caroline du Sud et leurs délégués se réunissent à Montgomery pour former la nouvelle Confédération sudiste, élire son président et constituer son gouvernement. Lorsque le Texas rallie les séparatistes, le 2 mars 1861, les milices sudistes ont saisi presque tous les forts, toutes les bases navales et tous les édifices publics appartenant aux autorités fédérales. Les forts Pickens en Floride, Sumter et Moultrie en Caroline du Sud sont les seules places que les Rebelles n'ont pas encore investies.

Au moment où la manchette du *Mercury* titre la sécession de la Caroline du Sud, la major Robert Anderson occupe encore Fort Moultrie, sur Sullivans Island (voir carte) avec deux compagnies du *1st US Artillery* (80 hommes). Cet événement ne le surprend nullement. Le 23 novembre déjà, il écrit au secrétaire à la Guerre John B. Floyd (cabinet de James Buchanan, le président sortant) : "*La détermination des Sud-Caroliniens à vouloir se rendre maîtres de Fort Moultrie mènera à la guerre*". Anderson envisage alors de transférer ses hommes à Fort Sumter. Là, au centre de la baie, la truculente milice locale pourra plus difficilement provoquer un casus belli. Le 11 décembre 1860, soit neuf jours après la sécession de la Caroline du Sud, le secrétaire à la Guerre Floyd l'invite fermement à éviter toute démarche assimilable à une provocation. Dans une lettre privée, il s'enhardit même à lui conseiller amicalement de céder la place aux insurgés s'ils le lui demandaient afin d'éviter une effusion de sang pour la défense d'un simple point d'honneur.

Si cet homme politique se livre aussi ouvertement à Anderson, c'est qu'il ne l'a pas assigné par hasard en cet endroit. Kentuckien d'origine, Anderson avait possédé des esclaves et son épouse provenait d'une éminente famille géorgienne. Bref son profil épousait celui du parfait *Southern gentleman-officer*. Le démocrate sudiste convaincu qu'était Floyd (il passera à la Confédération dès la prestation de serment de Lincoln) comptait donc trouver en Anderson un partenaire compréhensif et favorable à la jeune Confédération. En matière de gestion de ressources humaines, Floyd se plantait totalement. Sans pour autant renier ses racines sudistes, ce *West-Pointer* de cinquante-

cinq ans, promu pour faits d'armes, n'obéissait qu'aux concepts "service-honneur-patrie".

A l'issue d'une élection présidentielle, la Constitution américaine réduisait l'autorité du président sortant à la gestion des affaires courantes. C'est dans cette optique que James Buchanan tente à tout prix de maintenir le statu quo entre les opposants, au moins jusqu'à l'intronisation de Lincoln. En revanche, cette période transitoire n'influait jamais les militaires dans l'application de leurs règlements et de leurs instructions. Anderson se conforme donc naturellement aux instructions verbales que son département lui avait signifiées le 11 décembre 1860 : *"Il convient de rester en possession des forts de ce port (...) si vous êtes attaqués, défendez-vous jusqu'à la dernière extrémité. Le petit nombre de votre force vous obligera sans doute à n'occuper qu'un des forts. Cependant, toute attaque ou toute tentative de s'emparer de l'un d'eux devra être considérée comme un acte d'hostilité. Dans ce cas, regroupez vos forces dans le fort qui vous semblera le plus adapté à augmenter vos capacités défensives. Vous êtes également habilité à prendre lesdites mesures si vous avez connaissance d'un projet visant un acte hostile"*.

Jugeant que l'agressivité latente qui s'exerce à l'encontre de ses hommes, à Fort Moultrie, constitue une menace sérieuse de la part des sécessionnistes, Anderson prend ses dispositions pour évacuer les lieux. Durant la nuit du 26 au 27 décembre, quelques schooners transfèrent discrètement ses hommes et la majeure partie de leur matériel à Fort Sumter. A l'aube du lendemain, les quelques soldats laissés en arrière-garde enclouent les canons et incendient leurs affûts avant de rejoindre les leurs. La colère, le dépit et la frustration s'emparent des Charlestoniens lorsque la fumée noire qui se dégage de Fort Moultrie confirme les allégations d'un patrouilleur maritime. Piqué au vif, le gouverneur de Caroline du Sud, Francis Pickens, ordonne à sa milice de s'emparer le jour même de Fort Moultrie et de Castle Pinckney.

Pour quelques puristes, la prise de Castle Pinckney par la milice de Caroline du Sud constitue le premier acte de guerre de cet Etat vis-à-vis du gouvernement fédéral. En tout état de cause, ce fort ne joua qu'un rôle mineur au cours du conflit. Tel qu'il se présentait en 1860, avec ses murs en maçonnerie, il avait été rebâti, de 1809 à 1811, sur les ruines du précédent. Le terrible ouragan de 1804 avait complètement détruit les premiers bâtiments érigés en 1798. Ses fondations consistaient en un amalgame de terre et de troncs d'arbres empilés sur un haut fond de la baie.

En décembre 1860, le lieutenant R.K. Mead l'occupait avec quatre mécaniciens de l'armée, trente ouvriers et un sergent d'ordonnance qui y vivait avec sa famille. Son armement comprenait quatre 42-pounders, quatorze 24-pounders, quatre howitzers côtiers de 8 pouces, un mortier de 10 pouces, un mortier de 8 pouces et quatre pièces d'artillerie légère. Tandis que les ouvriers vaquaient à la remise en état des lieux, le sergent et ses mécaniciens se limitaient à assurer la maintenance des pièces. En représailles du mouvement du major Anderson sur Sumter, le gouverneur Pickens décide d'investir Castle Pinckney avec ses troupes et il en confie la tâche au colonel James J. Pettigrew. Ce dernier rassemble quelque 150 hommes issus de trois compagnies d'infanterie locales : la *Washington Light Infantry*, les *Meagher Guards* et la *Carolina Light Infantry*.

Vers 16 heures, le steamer *Nina* débarque le contingent sur le wharf du fort en question. En tenue d'hiver avec tout leur fourniment, les miliciens se ruent vers la porte d'entrée mais la trouvent fermée. Subodorant une telle manœuvre, le lieutenant Mead avait engagé ses ouvriers et ses mécaniciens à se tenir dans leurs quartiers. Le colonel

Pettigrew crie à ses hommes de dresser, contre les remparts, les échelles qu'ils avaient emportées avec eux, et y grimpe le premier. Il se retrouve alors en face du lieutenant Mead qui, calmement et les bras croisés, contemplant leur théâtrale démonstration avec un sourire de commisération. Pettigrew lui déclare alors qu'il prend possession des lieux au nom du gouverneur Pickens dont il se dispose à lire les ordres. Mead l'interrompt sur-le-champ en rétorquant qu'il n'avait rien à "f..." de cette comédie et que le gouverneur Pickens n'avait aucune autorité pour lui imposer quoi que ce soit. Il ajoute toutefois que sa résistance se limitera à une simple protestation de principe. Après quelques parolotes formalistes, la milice ramène les ouvriers au port et laisse Mead, ses mécaniciens et son sergent gagner Fort Sumter.

Fin 1861, les forces confédérées transfèrent la plupart des canons de Castle Pinckney sur leurs fortifications côtières. Ils se servent également du poste pour y détenir les premiers prisonniers yankees capturés à la bataille de First Bull Run (21 juillet 1861). Le fort n'intervint pratiquement pas dans les affrontements qui opposèrent Fort Sumter à la flotte fédérale, de 1863 à la fin de la guerre.

Dans sa hâte à quitter Fort Moultrie, le major Anderson n'eut ni les moyens ni le temps de vider le poste du contenu de ses magasins. En outre, son arrière-garde neutralisa inefficacement l'artillerie laissée sur place. En plus d'une vaste quantité de munitions et de fournitures d'ordonnance, les Rebelles récupérèrent 56 canons comprenant seize 24-pounders, dix-neuf 32-pounders, dix Columbiads de 8 pouces, un mortier côtier de 10 pouces, quatre 6-pounders, deux 12-pounders et quatre 24-pounder howitzers. Comme les artilleurs fédéraux avaient utilisé des clous en métal trop mou pour enclouer leurs pièces, la milice sudiste n'eut guère de difficultés à les remettre en service à temps pour participer au bombardement de Fort Sumter.

Accusant Anderson d'avoir commis un "*outrageux acte de trahison*" assimilable à une agression, le gouverneur Pickens envoie le colonel James J. Pettigrew à Fort Sumter. En même temps, il expédie deux délégués à Washington pour exiger l'évacuation immédiate de la place. Le président Buchanan cherche à atermoyer. Il admet que l'initiative d'Anderson contrarie sa politique mais laisse entendre que la décision d'abandonner Sumter incombe à son successeur. Quand Pettigrew et Anderson se rencontrent, le premier le prend de très haut et interpelle son interlocuteur avec véhémence pour avoir contrevenu aux accords tacites passés avec Buchanan. Anderson rétorque sèchement qu'il ignore tout de ces transactions obscures et revendique le droit d'agir selon ses instructions. Pettigrew affirma par la suite, mais faut-il le croire, qu'Anderson aurait ajouté : "*Dans cette controverse entre le Nord et le Sud, mes sympathies vont à ce dernier*".

- "*Très bien, Sir*", formule Pettigrew en esquissant une courte révérence, "*néanmoins le gouverneur de cet Etat me prie de vous inviter, courtoisement mais fermement, à regagner Fort Moultrie*".

- "*Je ne puis et m'y refuse*" répond dignement Anderson.

Pettigrew pivote sur ses talons et quitte le fort sans un mot.

Le Nord exulte lorsque les manchettes de la presse unioniste relate l'incident. Le jour de la nouvelle année 1861, la population scande le nom d'Anderson dans les rues et inscrit son nom sur des banderoles patriotiques. Pendant ce temps, ce dernier, ses 85 hommes et les ouvriers qui se trouvaient sur place attendent la suite des événements sans trop s'inquiéter. Les réserves de Sumter contenaient en effet pour trois ou quatre mois de vivres. En janvier, le président Buchanan se laisse enfin convaincre d'envoyer une expédition de secours. La corvette à vapeur *USS Brooklyn* devait effectuer cette

mission, mais le gouvernement jugea préférable de la remplacer par un bâtiment moins belliqueux, le paquebot *Star of the West*. Il ne soulèverait pas de suspicion et empreindrait l'expédition de plus de pacifisme. Deux cents fantassins, un stock de petites armes, des munitions et de l'approvisionnement pour plusieurs mois embarquent à son bord. En entrant dans la baie de Charleston, la troupe devait se terrer dans les cales. La corvette *Brooklyn* se tiendrait en retrait mais à portée, dans l'éventualité où les batteries côtières sud-caroliniennes prendraient le *Star of the West* sous leur feu.

Une pareille opération pouvait difficilement passer inaperçue. Les Charlestoniens l'apprirent et se préparèrent à la recevoir. Le 9 janvier 1861, le *Star of the West* se présente devant la barre de Charleston. Son commandant constate avec anxiété que la côte est désespérément obscure. Les autorités confédérées avaient en effet ordonné le black-out le plus complet en prévision de son arrivée. Sans pilote et sans aucun repère lumineux, le bâtiment affourche en attendant de pouvoir déceler un passage sûr. Tard dans la nuit, une lumière surgit enfin et le bâtiment franchit résolument la barre. Sans le savoir, il dépasse le *General Clinch*, un garde-côte charlestonien. Celui-ci déclenche immédiatement l'alarme avec des fusées. En pénétrant dans le chenal avec son steamer, au lever du jour, le capitaine McGown distingue un drapeau qui lui est inconnu et qui flotte sur la rive. Sur son champ écarlate se détache un énorme palmetto blanc. Une détonation sèche retentit aussitôt, suivie de peu par le "splash" d'un projectile qui brise la surface des eaux à proximité du bâtiment.

Depuis six heures moins dix, le guet de Fort Sumter cherchait à identifier cet étrange bateau qui se faufilait dans la baie. Le commandant en second du fort, le capitaine Abner Doubleday, scrutait le bâtiment depuis un long moment, avec ses jumelles. Il reconnaît les couleurs de l'Union presque au moment où une pièce adverse ouvre le feu. Il dévale les escaliers des longs couloirs qui mènent au *parade ground*, le traverse au galop et réveille en sursaut le major Anderson. Ce dernier a du mal à convenir que Washington a pu préparer cette expédition sans le prévenir. Sans s'attarder sur la question, il donne l'ordre de faire battre le *long roll* pour mettre la garnison sur pied de guerre. Quand la superstructure du *Star of the West* lui apparaît plus en détail, Anderson hésite encore. Il lui semble inconcevable que son gouvernement ait eu recours à un banal paquebot pour accomplir une mission aussi périlleuse. Néanmoins, il fait braquer ses pièces sur la batterie côtière ennemie mais retient son feu. Tandis que près de lui, ses officiers s'énervent en arpentant les remparts, il contemple la baie en silence. Faut-il tirer ou observer le silence ? Faut-il provoquer le conflit ou le laisser provoquer par les autres ? Washington lui en avait expédié l'ordre mais celui-ci ne lui parvint pas à temps. Pressé par ses officiers, Anderson consent à se manifester au *Star of the West* en faisant successivement hisser et affaler les couleurs du fort. Hélas, celles-ci ne bougent pas d'un pouce parce que les drisses du mât sont emmêlées. A ce moment, Fort Moultrie s'associe au tir de Morris Island. Pris sous un feu croisé, le *Star of the West* vire loft pour loft et regagne le large.

Le coup de semonce tiré sur le steamer provenait de Morris Island. Quarante cadets de l'Académie de Citadel (Charleston) avaient été assignés à cette batterie qui, par la suite, prit le nom de *Star of the West Battery*. Leur position ne consistait qu'en un simple talus garni de sacs de sable. Une seule bordée d'un navire de guerre ordinaire l'aurait anéanti sur-le-champ. Les cadets ne parviennent pas à identifier le steamer qui s'approche, mais ils ne s'en émeuvent guère. Leurs ordres sont formels : tirer à vue sur n'importe quel navire qui tenterait de franchir la barre. Le major P.F. Stevens commandait la batterie. A 7h15, avisant l'une de ses pièces, il ordonne à l'un des cadets

qui la sert, un certain G.H. Haynesworth, de tirer le premier coup de canon de la guerre. Comme il ne tenait pas à être celui qui déclencherait la guerre civile, le président Buchanan ne chercha plus à ravitailler Fort Sumter.

Le 10 janvier, faisant fonction de secrétaire à la Guerre après la démission de Floyd, le juge Holt écrit au major Anderson de se tenir strictement sur la défensive. Le lendemain, lorsque cet officier oppose une fin de non recevoir à la nouvelle demande d'évacuation du gouverneur Pickens, ce dernier confie à l'*Attorney General* de Caroline du Sud, le juge Isaac W. Haine, la mission de monter à Washington pour y marchander le retrait des troupes fédérales ou, si besoin en était, de proposer le rachat de la forteresse. Le président Buchanan ne rejette ni l'une ni l'autre proposition mais ne souscrit à aucune.

Comme les passions s'aiguisent, Anderson se prépare à l'inéluctable. En priorité, il fait monter 38 canons supplémentaires sur les parapets et dans le premier tiers des casemates, celles faisant face au port. Ses hommes dressent également quelques lourds Columbiads sur le *parade ground* pour qu'ils puissent faire office de mortiers. Le 12 avril 1861, l'armement de Sumter comptait soixante pièces opérationnelles. Tandis que les artilleurs s'affairent auprès de celles-ci, les ouvriers bâtissent hâtivement quelques abris antibombes.

L'effervescence gagne aussi Charleston. Des compagnies de milice, anciennes ou nouvellement recrutées, paradedans les rues pour exhiber leurs uniformes rutilants, dressent des bivouacs dans les alentours de la ville ou s'exercent au drill sous les vociférations de vétérans et de transfuges de l'armée fédérale. Aux côtés de ces militaires improvisés, des cohortes d'esclaves traînent des canons, creusent des tranchées, élèvent des redoutes sur le port, sur la frange côtière et sur Sullivans, James et Morris Islands. Quoique les deux parties œuvrent fiévreusement en prévision de l'affrontement, le gouverneur Pickens permet tout de même au major Anderson de se pourvoir en fruits et en légumes frais dans les grandes halles couvertes de la ville.

Jusqu'à présent, Sumter n'était qu'un enjeu politique entre Washington et la Caroline du Sud. L'affaire tourne carrément à l'aigre quand le gouverneur Pickens cède la main à l'armée confédérée. Le 1^{er} mars 1861, le brigadier général P.G.T. Beauregard prend le contrôle des opérations au nom du gouvernement sudiste. Trois jours plus tard, à Washington, se déroulait la cérémonie d'investiture du président Lincoln. Quoique son discours inaugural manifeste une évidente volonté de conciliation, il ne tergiverse pas sur l'essentiel : *“Le pouvoir qui m'a été confié sera utilisé pour tenir, occuper et administrer les biens de ce gouvernement (...) Cette politique n'engendrera ni violence ni effusion de sang sauf si celles-ci sont imposées à l'autorité nationale. L'éventualité d'une guerre civile repose entre vos mains et non dans les miennes, chers citoyens mécontents. Le gouvernement ne désire pas vous assaillir. Il n'y aura pas de guerre si vous ne vous comportez pas en agresseurs. Vous n'êtes pas liés par un serment visant à détruire le gouvernement mais moi, en revanche, j'ai le devoir solennel de le préserver, de le protéger et de le défendre”*.

Lincoln n'a guère le temps de savourer les fastes de son inauguration. Le jour même il doit statuer sur le sort de Sumter. Ce matin-là, le secrétaire à la Guerre sortant, le juge Holt, avait reçu du major Anderson, une dépêche mentionnant que sa réserve de vivres ne lui permettrait plus de tenir que quelques semaines. Dans ce même courrier, Anderson estime à 20.000 hommes minimum la force requise pour le secourir. Il s'en explique en passant en revue les immenses fortifications que les Confédérés avaient déjà érigées sur le littoral. Il n'ignore pourtant pas qu'un tel déploiement de troupes

s'avère irréalisable dans l'immédiat. L'armée fédérale tout entière ne compte pas plus de 16.000 hommes dispersés sur l'ensemble du territoire et principalement dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Acculé à trancher le nœud gordien, Lincoln consulte brièvement Winfield Scott, le très âgé lieutenant général de l'armée fédérale. Ce dernier tranche sans hésitation : *“Je ne vois d'autre solution que la reddition dans quelques semaines”*. Il s'en explique le lendemain. Le ravitaillement et le renforcement de Sumter exigeraient tant de troupes et de navires de guerre et de transport qu'il faudrait six à huit mois pour monter une telle entreprise. Le sort de Sumter serait donc de tout façon fixé avant cette échéance. Le scepticisme du vieux général ne convainc pas Lincoln. En outre, il se sent dans l'obligation d'agir tout de suite et dans la ligne de son discours d'inauguration. Il décide, dans un premier temps, d'effectuer une opération en force pour conforter la mainmise de l'Union sur Fort Pickens, à Pensacola (Floride). Au large de ce poste, la corvette à vapeur *USS Brooklyn* attendait des ordres de Washington pour débarquer le contingent d'infanterie du capitaine Israël Vodges. Sur instruction de Lincoln, le général Scott instruit alors l'officier en question de renforcer la garnison de Fort Pickens et de s'y tenir à n'importe quel prix.

C'est dans le cadre du contentieux “Fort Pickens - Fort Sumter” que se dessine, pour la première fois, la tentative du secrétaire d'Etat William H. Seward de subjuguier son provincial président en dirigeant la nation à travers lui. Seward guignait le leadership de son parti, celui des Républicains, mais ceux-ci lui préfèrent Lincoln comme candidat à la présidence. Faute de devenir le calife, Seward s'imagina qu'il deviendrait celui qui le manipulerait. Les contacts que Seward entretient avec quelques politiciens sudistes, à l'insu du président, le persuadent que seul l'abandon de Sumter préviendrait un choc armé avec les sécessionnistes. Il leur laissa donc croire qu'il était habilité à négocier dans ce sens.

A posteriori, il serait facile de condamner les manœuvres opaques de William Seward, mais seule une sereine appréciation du contexte du moment pourrait nous autoriser à porter un jugement objectif sur ce qui le motivait réellement. En mars 1861, le président Lincoln n'était encore que la figure emblématique du jeune Parti radical qui revendiquait un idéal humaniste et abolitionniste. Son charisme reposait surtout sur son habileté dialectique et sur sa simplicité dans ses rapports avec les gens. Le grand homme d'Etat que nous reconnaissons aujourd'hui n'était pas encore éclos et il avait à prouver, dans les affaires intérieures et extérieures, des compétences que Seward n'avait plus à démontrer. En outre, la Confédération sudiste ne regroupait qu'une poignée d'Etats agricoles que n'avaient pas encore ralliés l'Arkansas, la Caroline du Nord, le Tennessee et la puissante Virginie. Seward pouvait donc raisonnablement supputer que la fièvre sécessionniste s'apaiserait forcément. Ensuite, la réconciliation avec les dissidents emprunterait les chemins de traverse habituels de la politique. L'ex-sénateur de Californie, William Gwin, un sécessionniste avéré, servait d'intermédiaire entre Seward et les observateurs sudistes à Washington. De sa propre initiative, Seward lui fit passer un message visant à les rassurer. Dans celui-ci, il leur conseillant de ne pas prendre trop à la lettre les déclarations présidentielles concernant les biens appartenant au gouvernement fédéral. Il s'aventura même à affirmer que seules *“des confusions et des difficultés dues à la mise en place de la nouvelle administration”* retardaient l'évacuation de Sumter.

Durant ces “Journées des dupes”, Lincoln ignore tout des manœuvres obscures de son secrétaire d'Etat. Mais celui-ci ne savait pas davantage que son président avait reçu

en privé le *Postmaster General* Montgomery Blair accompagné du capitaine Gustavus V. Fox. Ayant servi longtemps dans l'U.S. Navy, ce jeune officier propose à Lincoln un plan plus réaliste que celui d'Anderson pour délivrer Fort Sumter. Le 14 mars, Lincoln déballe son projet devant son cabinet au complet et demande à ses membres de répondre à la question suivante : *“Considérant d'une part la faisabilité du renforcement de Sumter et, d'autre part, la situation actuelle, serait-ce opportun d'entreprendre cette expédition ?”*

Le soir même, persévérant dans son rôle d'éminence grise, Seward n'hésite pas à faire savoir aux délégués confédérés que la garnison de Sumter s'en irait dans les trois jours. Trois jours plus tard, effectivement, tous les membres du cabinet fédéral, à l'exception de Montgomery Blair et de Salmon P. Chase, plébiscitent le retrait des hommes du major Anderson. Pas du tout démonté par la frilosité politique de ses interlocuteurs, Lincoln découvre pour la première fois sa vraie personnalité en persistant dans son optique envers et contre l'avis de ses interlocuteurs. Tandis que Seward fulmine, il confie à trois émissaires - trois amis en qui il a pleine confiance - la mission de recueillir un maximum d'informations sur l'ambiance qui régnait à Charleston et dans cet Etat.

Le premier de ceux-ci est le capitaine Gustavus Fox. Sitôt arrivé à Charleston, il demande à être reçu par le gouverneur de Caroline du Sud auprès de qui il sollicite l'autorisation de s'entretenir avec le major Anderson. Fox explique que sa démarche ne vise pas à lui transmettre des instructions d'ordre militaire mais à s'enquérir de l'état réel de sa situation afin de lui concevoir une issue acceptable par les parties en présence. Pickens accepte et un steamer dépose Fox à Fort Sumter. Anderson ne lui cache pas son pessimisme. Il explique que le ravitaillement de la place est devenu impossible à moins de neutraliser les batteries sécessionnistes sur Morris Island en y débarquant un fort contingent de troupes. Cette opération, remarque-t-il, nécessiterait le support d'une flotte puissante et un soutien logistique élaboré que le gouvernement fédéral n'est pas en mesure de mettre sur pied avant le 15 avril. Or, à cette date précise, la garnison de Sumter aura épuisé ses vivres. Anderson reconnaît cependant qu'en réduisant les rations de ses hommes, il pourrait tenir un plus longtemps que prévu.

Le second émissaire de Lincoln, Stephen A. Hurlbut (il servira plus tard dans l'armée fédérale avec le rang de major général), était un leader républicain qu'il connaissait depuis des années. Sa tâche consistait uniquement à infiltrer discrètement les milieux politique et affairiste sud-caroliniens pour déterminer si l'Union y comptait encore quelques alliés.

L'amitié qui liait Lincoln à Ward Lamon remontait à bien des années. Ce troisième larron devait discerner jusqu'où oserait s'avancer le gouverneur de Caroline du Sud.

Les trois hommes retournèrent séparément à Washington. Leurs rapports respectifs confortaient l'inéluctabilité du conflit. Fox confirma la précarité de la garnison de Fort Sumter mais émit tout de même l'hypothèse que de petites embarcations pourraient peut-être gagner nuitamment Sumter sans dommage. Hurlbut résuma le fruit de ses entretiens avec James L. Petigru, la seule personnalité locale qui passait pour un Unioniste notoire. Le milieu politique et celui des affaires formaient désormais un bloc homogène que le ravitaillement de Sumter raffermirait encore davantage. Quant à Lamon, il ressortait de son entrevue avec Pickens que *“rien ne pourrait empêcher la guerre sauf la reconnaissance de la sécession par le président des Etats-Unis et son engagement de ne pas tenter de garder la mainmise sur les forts fédéraux situés dans le Sud”*.

Dans le Sud, on bouge aussi. Le président Jefferson Davis entame des négociations aussi étranges qu'opaques. Trois de ses diplomates harcèlent Seward pour savoir quand Sumter déposerait les armes. Ils feignent de le croire lorsque celui-ci leur confirme l'imminence de l'ordre. Davis a même autorisé les trois hommes à laisser sous-entendre que la Caroline du Sud rentrera dans le giron de l'Union dès que celle-ci aura démontré son pacifisme en retirant ses troupes de Charleston. En réalité, le président rebelle ne cherche qu'à gagner du temps pour permettre à sa milice de s'armer et de s'organiser.

La décision que doit prendre Lincoln le tient éveillé toute la nuit du 28 mars. Des deux facettes de l'alternative qui s'imposait à lui, aucune ne débouchait sur une hypothèse favorable. Le renforcement de Fort Sumter signifierait la guerre. Quant à son abandon, il discréditerait tout à fait son gouvernement et démoraliserait le patriotisme du Nord en concédant indirectement à la Confédération sudiste une puissance qu'elle n'avait pas. Dans l'après-midi du lendemain, le cabinet fédéral entend Lincoln lui annoncer sa décision de secourir Sumter quoi qu'il en coûte. Il leur précise qu'il préviendra toutefois le gouverneur de Caroline du Sud de l'arrivée de cette expédition. Si elle ne rencontrait aucune opposition, précise-t-il, celle-ci se limiterait seulement à ravitailler la garnison. Dans le cas contraire, des troupes y débarqueraient sous la protection des canons de la flottille. Sans atermoyer davantage, Lincoln enjoint personnellement le capitaine Fox de gagner New York pour y superviser l'embarquement de trois cents hommes de troupe, de leurs vivres, de leurs munitions et de leur matériel.

Seward ne se tient pas encore pour battu. Le soir même, il repasse à la Maison Blanche, accompagné du capitaine Montgomery Meigs, du corps du Génie, pour discuter du sort de Fort Pickens, à Pensacola, en Floride. L'*USS Brooklyn*, que le président avait envoyé pour soutenir ce poste, n'avait pas pu accomplir sa mission en raison des menaces de rétorsion de la part des sécessionnistes locaux. Meigs avait entre-temps avisé discrètement Seward qu'il préparait une seconde expédition plus "musclée". Ravi de cette information, Seward use de son influence auprès du lobby financier de New York pour empêcher le capitaine Fox de se procurer les vivres et les navires destinés à Sumter. Le 31 mars, Lincoln approuve le plan du capitaine Meigs concernant Fort Pickens, sans pour autant renoncer au renforcement de Sumter.

La journée du 1^{er} avril 1861 se révèle décisive, tant pour Sumter que pour l'avenir des Etats-Unis et de leur nouveau président. Elle débute par une note adressée à Lincoln par le capitaine Vodges. Celui-ci commandait les troupes embarquées à bord de l'*USS Brooklyn*. Il annonce au Président que des confusions ou des malentendus dans ses communications avec Washington avaient empêché l'exécution de ses ordres. Il décrit également l'imminence d'une attaque rebelle sur Fort Pickens. Cet alarmant message précipite évidemment les nouveaux préparatifs en cours pour relever cette place forte. Parmi les télégrammes que Lincoln signe à la hâte, figure notamment celui qui ordonne au Navy Yard de New York d'expédier aussi vite que possible l'*USS Powhatan* à la rescousse de l'*USS Brooklyn*.

Le stress qui empoigne le cabinet fédéral ne distrait pas Seward de son objectif principal : manœuvrer Lincoln pour mieux le circonscire. La veille, par l'intermédiaire du juge Campbell de Virginie, l'intrigant secrétaire d'Etat s'était engagé auprès des dirigeants sécessionnistes, de leur transmettre les plus récentes décisions de son gouvernement à propos de Fort Sumter. Quand Campbell se présente chez lui pour en savoir plus, Seward lui fait passer une note l'assurant que "*son gouvernement n'entreprendra pas de ravitailler Sumter sans en avertir au préalable le gouverneur*

Pickens”. Campbell se rebiffe aussitôt car Seward lui avait promis l’évacuation du fort. La dialectique de Seward retourne le juge virginien comme une crêpe. Ce dernier affirme naïvement à ses contacts sudistes que les troupes fédérales se trouvaient sur le point d’abandonner Charleston. Les intermédiaires en question ne sont pas dupes. Ils télégraphient au secrétaire d’Etat de la Confédération, Robert Toombs, que Lincoln ne cédera pas Fort Sumter parce qu’il craignait l’opinion publique nordiste. Ils lui affirment également que le président laissera pourrir la situation jusqu’à ce que la faim accule la garnison fédérale à la reddition.

Les péripéties de cet *April Fool’s Day* se clôturent par le plus étonnant mémorandum qu’un membre du cabinet fédéral ait jamais osé adresser à un président. Dans son texte, qu’il intitule “*Some thoughts for the President’s Consideration*”, Seward écrit que le gouvernement actuel “*ne suit aucune politique intérieure ou étrangère définie*”. Pour combler ces lacunes, il suggère d’abandonner Sumter et de défendre Fort Pickens. Pour des raisons qu’il ne définit pas, il soutient cette option “*parce qu’aux yeux du public, elle pourrait transformer le problème de l’esclavage (...) en celui de l’union ou de la désunion*”. Quant à la politique étrangère, il propose ni plus ni moins une guerre étrangère soit avec la France qui guigne le Mexique, soit avec l’Espagne, présente dans les Caraïbes, voire même avec les deux afin de rassembler de nouveau les Américains sous la même bannière. Il s’enhardit même à conclure : “*quelle que soit la politique que nous adopterons, nous devons nous y tenir énergiquement (...) Je ne cherche ni à en assumer ni à en fuir la responsabilité*”. En bref, il proposait simplement au chef de l’Etat de gouverner à sa place. Lincoln a la sagesse de ne pas se laisser entraîner dans le délire épistolaire de son subalterne. Il se contente d’accuser réception de son long mémorandum et d’y opposer un refus calme, poli mais ferme.

Dans l’après-midi du 4 avril, Lincoln et le capitaine Fox se réunissent pour mettre au point les derniers détails de leur expédition sur Sumter. En dépit des bâtons que Seward lui a mis dans les roues, Fox a tout de même réussi à acheter le vapeur de commerce *Baltic* et trois remorqueurs. En outre, Lincoln l’avait autorisé à requérir les navires de guerre *USS Pawnee* et *Pocahontas* ainsi que le cutter *Harriet Lane*. Cette flottille devait se regrouper au large de Charleston avant d’envoyer des chaloupes contenant le ravitaillement pour Sumter. Si les Confédérés ouvraient le feu, les chaloupes vireraient de bord tandis que des troupes débarqueraient sous la protection des bâtiments de guerre et des canons du fort. Pour s’assurer d’une puissance navale suffisamment intimidante, Fox convainquit le secrétaire à la Guerre, Gideon Welles, de lui céder également l’*USS Powhatan*, initialement prévu pour Fort Pickens.

Un nouvel imbroglio se profilait. Le 5 avril, les capitaines Meigs et Mercer se présentent au même moment au Navy Yard de New York pour s’assurer du *USS Powhatan*. Meigs invoque la priorité puisque Lincoln a signé son ordre. Mercer la revendique aussi parce que son ordre, ratifié par Gideon Welles, est postérieur à celui de Meigs. Les deux capitaines se rendent chez Welles qui explose lorsqu’il apprend que la nouvelle opération contre Fort Pickens a été conçue sans le concerter. Bref, les deux capitaines et le secrétaire à la Marine déboulent en hâte à la Maison Blanche un peu avant minuit. Consternation de Lincoln qui s’excuse auprès de Welles en expliquant qu’il a confondu le *Powhatan* avec le *Pocahontas*.

Dans le but secret de réduire les chances de succès de la flottille envoyée à la rescousse de Fort Sumter, Seward profite de la situation pour insister encore lourdement sur la nécessité d’envoyer le *Powhatan* à Fort Pickens. Lincoln maintient sa décision et invite son secrétaire d’Etat à télégraphier immédiatement au Navy Yard de New York,

l'ordre de céder le *Powhatan* au capitaine Mercer. Seward s'exécute, mais il connaît bien le fonctionnement de l'administration. Ce télégramme, il ne le signe pas du nom de Lincoln, comme il aurait dû le faire, mais du sien. Lorsque le commandant du Navy Yard de New York reçoit ce télégramme, il lui préfère le précédent, signé du président car, en définitive c'est ce dernier qui constitue la plus haute autorité du pays.

Le message que Lincoln charge un certain Robert Shaw¹ de remettre au gouverneur Pickens, il l'a rédigé de sorte que, quelle que soit son issue, le Nord s'en tirerait avec les honneurs de l'histoire : *“Le président des Etats-Unis me prie de vous informer qu'il se prépare à réapprovisionner Fort Sumter, mais seulement en vivres. Si cette opération ne se heurte à aucune résistance, ni hommes ni armes ni munitions ne débarqueront sans avertissement préalable, sauf en cas d'attaque du fort”*. Ces termes laissaient aux Confédérés une dernière chance de ne pas précipiter la guerre. Dans ce cas, le réapprovisionnement de la place conforterait la souveraineté des Etats-Unis. Dans le cas opposé, le Sud serait obligé de déclencher lui-même les hostilités. Or, comme Chamberlain à Munich, en 1938, Lincoln ignorait que, quelles que soient ses concessions, son homologue confédéré frapperait de toute manière.

Nous avons vu que, par le biais de ses intermédiaires auprès de Seward, le président sudiste n'atmosphérait que pour procurer davantage de puissance militaire à ses milices. Le 3 avril, c'est-à-dire quelques jours plus tôt, Davis adressait un courrier personnel à Braxton Bragg, le général commandant les forces confédérées concentrées à Pensacola. Il lui signifiait de s'emparer de Fort Pickens s'il en avait les moyens. Ce à quoi Bragg répondit, le 8 avril, qu'il attaquerait si on en lui intimait l'ordre, mais au prix de lourdes pertes et sans pouvoir en garantir le succès. Quand le gouverneur Pickens apprend au président Davis l'arrivée d'un convoi de secours pour Sumter, ce dernier avise son secrétaire à la Guerre, Leroy P. Walker, de télégraphier les instructions suivantes au brigadier général P.G.T. Beauregard, à Charleston : *“Sous aucun prétexte, vous ne pouvez consentir au réapprovisionnement de Fort Sumter”*.

La veille, les diplomates sudistes à Washington avaient demandé au juge Campbell qu'il obtienne de Seward la confirmation de sa promesse de faire évacuer Sumter. Enlisé dans des engagements secrets qu'il ne se trouve plus en mesure d'honorer, Seward rompt brutalement ses relations avec Campbell en déniaut aux Etats sudistes le droit de faire sécession et en refusant de parlementer avec leurs diplomates. Le 9 avril, ceux-ci libellent à l'intention de Seward, une lettre l'avertissant que le gouvernement confédéré interpréterait comme un acte de guerre, toute démarche de Lincoln visant à secourir Fort Sumter. En même temps, ils télégraphient au président Davis que le gouvernement fédéral niait désormais le caractère officiel du pouvoir qu'ils représentaient.

3. Le Bombardement

Satisfait de cette tournure des événements, Jefferson Davis convoque son cabinet le 10 avril et lui fait part de la dépêche qu'il se dispose à expédier au général Beauregard à Charleston. Celle-ci l'enjoint d'exiger la reddition de Fort Sumter ou de l'attaquer en cas de refus. Tous les membres du cabinet exultent, à l'exception du secrétaire d'Etat Robert Toombs.

¹ *Lorsqu'il se rend à Charleston pour délivrer son message au gouverneur Pickens, Robert Shaw ignore bien évidemment que, deux ans plus tard (18 juillet 1863), il mourra non loin de là, sur les remparts de Fort Wagner (Morris Island) à la tête de son 54^e régiment d'infanterie du Massachusetts, une des premières unités noires de l'armée fédérale..*

Malgré sa négligence corporelle et ses propos outranciers, ce dernier apparaît à ce moment là comme le seul membre du gouvernement capable d'envisager l'avenir avec lucidité. "*Le bombardement du fort*", leur déclare-t-il "*engendrera une guerre civile plus terrible que le monde n'en a jamais connue*". La myopie du président Davis en matière politique et son incompetence dans les matières économiques et militaires se traduisent une fois de plus par sa hâte à mettre le feu aux poudres. Cette démarche s'aligne du reste sur sa prétention à vouloir prétendre que son embargo sur le coton sudiste amènerait les grandes puissances européennes à lui manger dans le creux de la main. Dans tous les cas, la viabilité de la Confédération dépendait de la capacité de ses politiques à retarder le plus longtemps possible le début des hostilités pour se bâtir une armée et une marine tout en s'ouvrant des crédits à l'étranger.

Dans l'entre-temps, Beauregard poursuit le renforcement de ses positions et des défenses portuaires de Charleston en installant de nouvelles batteries et en renforçant celles qui se trouvaient déjà en position.

Fort Johnson (James Island)

Trois forts successifs avaient vu le jour sur ce site depuis 1708. En avril 1861, il n'en subsistait plus rien à l'exception de quelques bâtiments pour la troupe et les officiers. Beauregard y fait creuser des tranchées et dresser des petites redoutes en y empilant des sacs de sable. A la veille du bombardement, ce poste comprenait deux batteries de mortiers de 10 pouces et une batterie de trois canons dont un seul possédait une portée assez longue pour atteindre Fort Sumter.

Sullivans Island (Fort Moultrie y compris)

- *Dahlgren Battery* : un Dahlgren de 9 pouces.
- *Enfilade Battery* : deux 32-pounders et deux 24-pounders.
- *Mortar Battery 1 et 2* : quatre mortiers de 10 pouces.
- *Fort Moultrie* : quatre 24-pounders, dix 32-pounders, sept pièces de 8 pouces.

Morris Island

- *Cumming's Point Battery* : deux 24-pounders, un 12-pounder rayé, trois mortiers de 10 pouces.
- *Steven's Ironclad Battery* : trois Columbiads de 8 pouces. Ses servants la surnomment la batterie blindée parce que d'épaisses planches recouvertes de plaques de fer la protègent.
- *Trapier's Battery* : trois Columbiads de 8 pouces, trois mortiers de 10 pouces.

D'autres canons se partagent les hauteurs de la baie pour en contrôler le chenal principal et repousser un éventuel débarquement d'infanterie. Avec leurs récents renforts de troupes, les effectifs de Beauregard s'élèvent à 3.700 hommes.

Même si leur initiative ne prit jamais la mer, les Charlestoniens peuvent se targuer d'avoir doté leurs fortifications du premier navire cuirassé de la Confédération. Il ne s'agissait en fait que d'une batterie flottante tournée en dérision par les forces unionistes qui la surnomment le "radeau". Le lieutenant J.R. Hamilton, un ancien officier de l'U.S. Navy, en entreprit la construction avant le bombardement de Sumter. Aucun rapport

n'en décrit les dimensions précises. Elle aurait mesuré 30 m de long sur 7,5 m de large au maître-bau. Le constructeur ne semble avoir envisagé aucune machinerie pour assurer son autonomie.

Cet étrange bâtiment ressemblait surtout à une barge dont une sorte de casemate prétendument blindée couvrait le flanc offensif. Son blindage consistait en des rondins de pins et de palmiers sur lesquels étaient rivées des plaques de fer. Quatre "fenêtres" perçaient sa paroi pour recevoir les canons. Un seul panneau avec un léger retour sur le dessus et sur les deux côtés assurait la protection de la barge. L'arrière s'ouvrait sur l'intérieur de celle-ci. A même le pont, sur l'autre bord, un amoncellement de sacs de sable compensait le poids des pièces et du panneau blindé. La soute aux munitions se logeait sous ces sacs et au-dessous de la ligne de flottaison. Washington suivait avec intérêt l'évolution de cet étrange bâtiment mais l'un de ses officiers du génie, le capitaine J.F. Foster, écrivit à ses supérieurs : *"Je pense que cette batterie peut être détruite par notre tir avant d'avoir pu causer le moindre dommage (...) Je ne pense pas qu'elle se révélera vraiment formidable"*.

Le major Anderson s'en méfiait tout de même et il demanda des instructions précises à Washington. Son département lui répondit que si cette batterie flottante progressait dans la direction du fort pour le menacer de ses canons, il l'autorisait à la prendre sous son feu. Durant la nuit du 10 ou du 11 avril, les forces confédérées tractent leur batterie flottante près de Cove Inlet, à l'extrémité occidentale de Sullivans Island. Malgré son inaptitude à se déplacer en mer, elle participa tout de même activement au bombardement de Fort Sumter.

Le lieutenant Hamilton la commandait et son "équipage" consistait en un détachement de la compagnie D du bataillon d'artillerie de Charleston. Personne ne sait rien de précis sur l'usage que les Confédérés en firent au cours de la guerre. Dans la rédaction de ses réminiscences, un artilleur de Morris Island écrit que, fin 1863, une sévère tempête la détruisit partiellement. La mer rejeta sur la plage, des tas de morceaux de bois dont les hommes se servirent pour allumer et entretenir leurs bivouacs. Un voyageur décrivant Charleston en 1865 relate qu'une portion de cette batterie flottante, en l'occurrence le port sur lequel se trouvait la casemate, émergeait encore de l'eau non loin des ruines de Fort Sumter.

Comme les péripéties du bombardement de Fort Sumter ont déjà fait et font encore l'objet d'une littérature abondante ressassant sempiternellement des faits que tout le monde connaît, nous ne nous en tiendrons qu'aux événements essentiels.

Ayant reçu le feu vert de Montgomery, Beauregard charge le capitaine Stephen D. Lee, le colonel A.R. Chisholm et le colonel James Chesnut de déposer son ultimatum entre les mains du major Anderson. Ils débarquent dans l'après-midi du 11 avril et remettent leur missive. Anderson leur brosse sa réponse sur-le-champ : *"Général, j'ai l'honneur d'accuser réception de votre communication requérant l'évacuation de ce fort. Il convient de vous répondre, par la présente, que mon sens de l'honneur et mes obligations vis-à-vis de mon gouvernement m'interdisent de souscrire à votre requête"*. S'adressant de vive voix aux trois commissionnaires, il ajoute *"Gentlemen, si vous ne tentez pas de réduire ce fort en pièces, nous serons à court de provisions dans quelques jours"*.

Répugnant malgré tout à prendre l'initiative du conflit, Montgomery télégraphie d'urgence à Beauregard : *"Ne désirons pas bombarder Fort Sumter sans raison. Si le major Anderson fixe lui-même la date à laquelle il s'engage à l'évacuer et s'il convient de ne pas user de ses canons contre nous, entre-temps (...) vous êtes autorisés à éviter"*

toute effusion de sang. S'il vous oppose n'importe quelle autre fin de non recevoir, réduisez le fort". Un peu après minuit, quatre officiers rebelles se représentent de nouveau devant le major Anderson. Trois heures plus tard, celui-ci leur ficelle une réponse dans laquelle il déclare évacuer le poste le 15 avril à l'aube, pour autant que son gouvernement ne l'ait pas renforcé avant cette échéance. Sachant qu'une expédition fédérale fait route vers Sumter, le quartier général des forces confédérées à Charleston rejette la proposition d'Anderson.

A 4h30, un mortier de Fort Johnson ouvre le feu le premier. Le folklore sudiste attribue au vieux Virginien Edmund Ruffin l'honneur d'avoir tiré ce premier coup sur Sumter. Cette historiette simpliste ne repose sur aucune réalité historique. Le capitaine George S. James et le lieutenant Henry S. Farley sont les deux seuls hommes qui peuvent éventuellement se disputer le discutabile honneur d'avoir tiré le premier coup de canon qui embrasa les Etats-Unis.² Dans les minutes qui suivent, quarante-trois autres gueules de bronze ou de fer apportent leur voix au concert infernal qui secoue Sumter. Anderson retient son feu jusqu'à sept heures. C'est le capitaine Abner Doubleday qui dirige la première riposte de Sumter. A l'aube, les réserves de munitions sont à ce point entamées qu'Anderson ordonne de réduire son tir à six pièces.

Pour assister à ce spectacle, la vie sociale et économique de Charleston se fige complètement. La foule s'agglutine sur les toits et sur la Batterie, une longue avenue parallèle à la digue. Le brigadier général P.G.T. Beauregard adopte évidemment la même attitude que les civils mais pour des raisons purement militaires. Il a établi son quartier général au second étage de la demeure Edmondston-Alston. Bâti en 1829, ce véritable palais de marbre et de bois précieux existe encore au 21 East Battery.

Comme ses propriétaires actuels, M. et Mme. H.P. Duell sont des amis intimes de notre présidente d'honneur, Ethel Nepveux, Gérard Hawkins et moi-même avons eu le privilège de la visiter de fond en comble. La terrasse du second étage s'ouvre sur l'ensemble de la baie. Dans la bibliothèque, située à l'extrémité droite de cette terrasse, figure encore en bonne place la longue vue en cuivre avec laquelle Beauregard observa les impacts de ses batteries sur Sumter. Les photos de cette pièce n'ont jamais été publiées, Ethel Nepveux et son époux les ont réalisées à notre demande et en exclusivité pour la CHAB, avec l'aimable autorisation des propriétaires.

A la tombée de la nuit, quelques ultimes projectiles illuminent sporadiquement la baie avant de s'y engloutir ou d'écorner davantage les murs en briques de Sumter. Par trois fois, les soldats fédéraux circonscrivent un début d'incendie. Ici et là, des trous béants élargissent les anciennes embrasures. Les quartiers des hommes et des officiers ne sont plus que des ruines et le *parade ground* s'est transformé en un champ de cratères. Malgré tout, la garnison ne compte pas une seule victime. Pendant ce temps, au large, se tient la flottille de secours. Paralysée par le mauvais temps, elle ose d'autant moins risquer un débarquement que Seward avait détourné son principal atout sur Fort

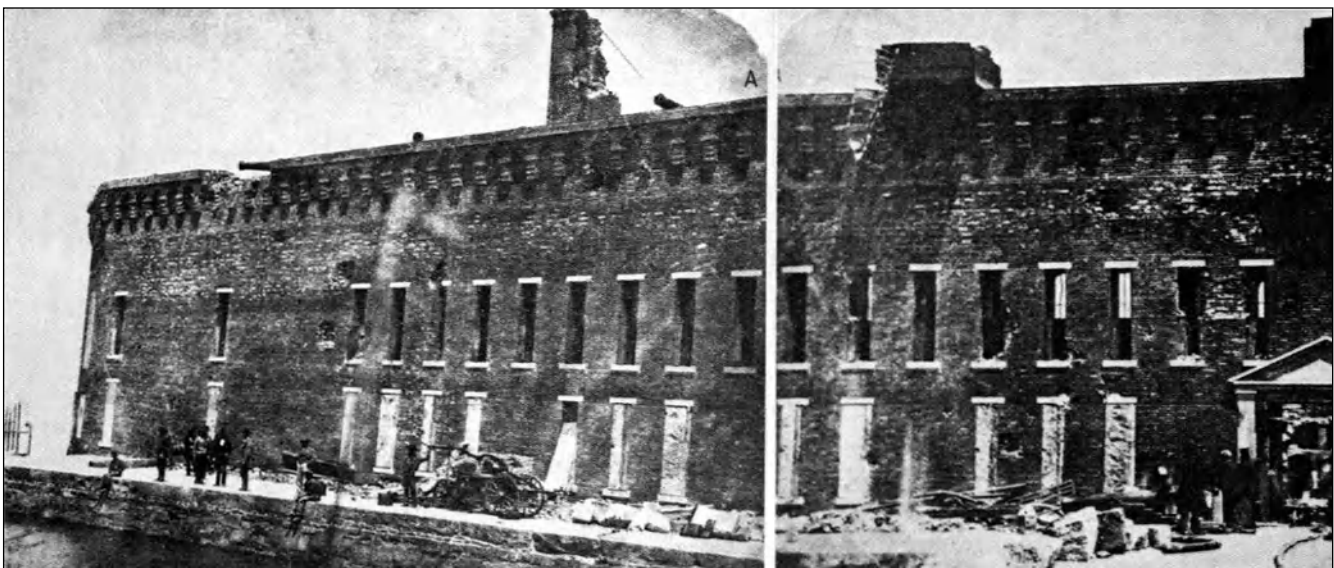
² *Le premier commandait l'ensemble des batteries plantées à Fort Johnson et l'autre ne dirigeait que l'une d'entre elles, la Beach Mortar Battery d'où partit le boulet fatidique. Beauregard le confirme dans ses mémoires mais, comme il se trouvait à Charleston à ce moment précis, son témoignage ne peut être qu'indirect. Quant à Edmund Ruffin, il se tenait à Cumming's Point lorsque débuta le bombardement. Il est avéré que cette batterie figure parmi les dernières à avoir ouvert le feu. Les témoignages du général Stephen D. Lee (dans les Southern Historical Papers de 1896), du Dr Robert (dans le New & Courier de 1906) et du lieutenant Farley (rédigés bien après le conflit) nous incitent à penser qu'à l'exclusion de toute autre personne, le lieutenant Farley peut avoir été celui qui actionna le cordon de mise à feu de son mortier, en l'occurrence la première pièce confédérée à canarder Sumter. Comme il servait sous les ordres directs du capitaine G.S. James, ce dernier peut avoir été présent lors de la première salve et avoir même actionné le cordon lui-même. En tout état de cause ce ne sont que futilités qui ne retiennent que l'attention des chroniqueurs locaux, pas des véritables historiens. ("Who Fired First Shot of the War, W. Ripley, pp. 15-16, Charleston, SC, 1966 - "Fort Sumter", F. Barnes, p. 27 - Fort Sumter National Monument, SC, 1984.)*

Pickens, le puissant navire de guerre *USS Powhatan*. A l'aube du 13 avril, Anderson intensifie encore ses salves, comme pour montrer à l'adversaire que son fort n'avait rien perdu de ses potentialités. Implacable, la canonnade rebelle réplique avec une rage décuplée. Vers midi, la place avait cessé d'être défendable. Une fumée opaque et noire recouvre tout. Les hommes se terrent sur le sol ou près des embrasures, un mouchoir sur la bouche pour capter un peu d'air frais.

Un hasard du bombardement ennemi précipite la reddition du fort. Un projectile bien inspiré fracasse le mât sur lequel flottait la Bannière étoilée. Les Confédérés ne réalisent pas la concomitance de leur tir avec la soudaine mise en berne des couleurs adverses, qu'ils considèrent comme une demande de cessez-le-feu. Le bouillant sécessionniste texan Louis T. Wigfall occupait bénévolement un poste au quartier général de Beauregard. Quand il voit s'affaler le drapeau ennemi, il obtient du commandant de Morris Island l'autorisation de s'engouffrer dans une chaloupe avec quelques volontaires pour être les premiers à recevoir la reddition d'Anderson. Chemin faisant, il s'étonne de voir réapparaître le *Star and Stripes*.

Toutefois, les jeux sont faits et ils poursuivent leur progression vers le fort. Agitant un mouchoir blanc fiché sur la pointe de son sabre, Wigfall s'approche d'une embrasure et hurle aux Fédéraux qu'ils pourront négocier leur reddition aux conditions que Beauregard leur a proposées juste avant le bombardement. Wigfall agit de sa seule initiative mais que ne ferait-on pas pour glaner un peu de gloriole ? Quelques incidents émaillent les pourparlers quand arrivent les véritables plénipotentiaires désignés par Beauregard. Anderson apprend que ce dernier n'avait nullement habilité Wigfall à négocier sa reddition et, outré, il se dispose à reprendre le combat. Ses officiers le calment et le général confédéré finit par entériner l'accord conclu avec le "tartarin" texan.

Le dimanche 14 avril 1861, la garnison émerge en grande pompe de ses ruines, au rythme de quelques tambours et sous ses couleurs déchirées qui claquent au vent. La cérémonie ne dure guère car la troupe prend aussitôt place dans le vapeur *Isabel* qui rejoint ensuite le gros de la flotte. Les deux seules victimes de ce spectaculaire bombardement ne perdirent pas la vie du fait de l'ennemi mais de l'explosion de l'un de leurs propres canons, peu avant la reddition.



Fort Sumter immédiatement après sa reddition, en avril 1861 (Nat. Archives)

Tandis que le vapeur s'engage dans le chenal qui le mène au large, les troupes rebelles s'alignent sur les hauteurs de Cumming's Point, tête nue et en silence, pour saluer leurs courageux adversaires. Parmi ces hommes en gris, certains comprirent peut-être qu'ils n'avaient pas accompli un haut fait d'armes et que le pire restait encore à faire.

Durant les trente-quatre heures de bombardement, plus de trois mille obus et boulets avaient déferlé sur Sumter. Dix fois plus le percuteraient avant la fin du conflit.

Dans le prochain numéro
"Sumter dans la Tourmente, 1863-1865"
 par Serge Noirsain



Au-dessus, une casemate de Fort Sumter en 1861, (Kean Archives) et ci-contre, dans son état actuel (photo Hawkins-Noirsain)

